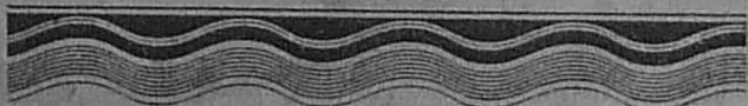


Pierre LEMARCHAND

AU
FORT NATIONAL
PENDANT LE MARTYRE
DE
SAINT-MALO

PRIX : **20** FRANCS

1^{er} AOÛT - 13 AOÛT 1944



Pierre LEMARCHAND



AU
FORT NATIONAL
PENDANT LE MARTYRE
DE
SAINT-MALO



1^{er} AOUT - 13 AOUT 1944



Le Fort National

dans la bataille de Saint-Malo

Veillées d'Armes

A la date du 1^{er} août 1944 déjà, un grand nombre de Malouins, alertés par les bombardements aériens devenus plus fréquents, commencent à s'installer dans les abris d'une façon presque définitive. Ils y ont transporté matelas, chaises longues ou transatlantiques, couvertures, provisions et objets auxquels ils tiennent le plus.

Les plus effrayés y couchent la nuit et y vivent durant le jour; d'autres y accourent au moment des alertes et y passent souvent de longues heures par désœuvrement, car la vie économique est pratiquement suspendue et l'on ne songe plus à travailler.

Chacun parle, commente à sa manière les événements et prend ses dispositions en vue d'un siège imminent que l'on souhaite sans destructions ni victimes et surtout de courte durée.

A la Grande Porte existe le quartier général de la Défense Passive, sous la direction de M. Delannoy, organisateur et chef indiscuté dont la rapidité de décision et le dévouement lui feront conférer par la suite la

charge la plus écrasante dans laquelle il se montrera l'appui le plus sûr et le plus actif de la population malouine.

Son poste de commandement est installé dans une petite salle située à la hauteur du chemin de ronde des remparts entre les deux tours de la Grande Porte. L'entrée de ce bureau est sur le chemin de ronde, une fenêtre donne de l'autre côté sur les quais et le port d'où la vue s'étend vers la gare et la banlieue, Paramé et Saint-Servan.

Au rez-de-chaussée de la tour, en venant de la Grande-Rue, une grande salle voûtée en ogive constitue un excellent abri grâce aux cinq mètres d'épaisseur de ses murs de granit et à l'existence d'une seconde salle également voûtée à l'étage supérieur.

Là, sont déjà entassés de nombreux habitants de la Grande-Rue et du quartier avoisinant.

Au rez-de-chaussée de la tour de droite est organisé le poste de secours où se trouve le matériel d'urgence de la Défense Passive: pelles, pioches, échelles, brancards à mains ou sur remorques, tables de pansement, réchaud butagaz, armoires à médicaments et matériel de pansement.

Là se tiennent également les chefs de groupes de brancardiers avec leurs hommes, les chefs des équipes de déblayage et leurs hommes, les agents de liaison, les infirmières et infirmiers; là également le poste qui m'est assigné où, à chaque alerte, de jour ou de nuit, je trouve le personnel entraîné et dévoué placé sous les ordres du capitaine Bourge, de M. Aubault, M. et M^{me} Muller, M^{me} Boisyvon et tant d'autres.

Marin-terreneuvas, ayant posé sac à terre du fait de l'occupation, je n'avais pas désarmé et je consacrais la majeure partie de mon temps à la navigation et à la pêche; j'employais toutefois mon activité à remplacer

mes confrères absents et je la consacrais surtout au service de la communauté par le moyen de la Défense Passive.

Au cours des divers bombardements aériens j'avais eu l'occasion de jouer mon rôle dans le rouage des secours aux victimes, mais désormais, tout permettait de prévoir que ce rôle deviendrait plus étendu, plus absorbant et plus prenant.

Dès le soir du 3 août s'organisent les visites d'abris et des caves pour en contrôler la sécurité, les conditions d'hygiène et porter les secours nécessaires aux malades en traitement, aux enfants, aux femmes enceintes, aux nourrissons auxquels il fallait assurer les distributions de lait condensé.

Vendredi 4 Août 1944.

Journée sans incident, passant la plus grande partie de mon temps à mon domicile, ne le quittant qu'au moment des fréquentes alertes aériennes pour aller faire acte de présence au Poste de Secours de la Grande-Porte ou faire quelques visites d'abris.

Une grande partie de ma soirée se passe au poste où le personnel de la Défense Passive s'est installé à demeure; le moral est excellent, chacun donne son avis sur les événements, de joyeux compères content de savoureuses histoires, un ordre parfait règne sous la direction de M. et M^{me} Muller, déléguée de la Croix-Rouge.

Vers minuit je quitte le poste et rentre chez moi après avoir jeté un coup d'œil dans l'abri de la tour voisine où tout repose dans le calme. Au loin le canon gronde.

Samedi 5 Août 1944.

La matinée très ensoleillée s'annonce tranquille, j'en profite pour me rendre à Paramé et Saint-Servan où m'appellent diverses affaires. Celles-ci terminées, je rentre l'après-midi dans les murs, en toute confiance.

Au loin la canonnade devient plus régulière, les batteries allemandes de Cézembre et du Grand-Bey donnent la réplique. Le moral est excellent dans les abris dont les occupants vont et viennent dans la ville, faisant la navette entre leurs abris et leurs maisons; une certaine anxiété plane dans l'air.

Quelques habitants de la banlieue réfugiés depuis plusieurs jours dans les abris où ils n'ont pris que des repas froids sont venus ce soir dans mon appartement pour y consommer un repas chaud. Dîner mouvementé, les avions alliés se livrent à des bombardements en piqué sur les navires en rade et donnent l'impression de choir sur la ville.

Aux fenêtres ouvertes au troisième étage que j'habite, les quelques femmes présentes tremblent et semblent regretter leur téméraire sortie de l'abri; le repas se poursuit pourtant dans la bonne humeur et vers 21 heures chacun rejoint son refuge.

Après une dernière tournée d'abris à Notre-Dame, rue de Toulouse et rue de Chartres, je rejoins le poste de secours où je ne compte passer que quelques heures comme les jours précédents.

Dimanche 6 Août 1944.

La première partie de la nuit est assez calme malgré quelques bombardements par avions du côté des Grèves de Chasles. Tout à coup, vers minuit, des coups de feu claquent non loin de la Grande-Porte suivis d'une vive

fusillade. M. et M^{me} Muller me demandent de ne pas quitter le poste de crainte d'un coup dur.

Des cris, des ordres, des rafales de mitraillettes semblent partir des quais, des remparts, même des rues avoisinant la Grande-Porte. Puis des bruits de courses et de bottes, des coups frappés sur les portes des maisons, des cris gutturaux, des tirs, des rafales d'armes automatiques et quelques coups de canon des navires amarrés dans les bassins.

Au poste de secours pas un mot, pas un souffle; on écoute, on attend.

Est-ce la bataille, est-ce le corps à corps dans les rues ou bien des mutineries entre soldats et marins allemands? L'attente semble longue; les projectiles claquent sec sur les rideaux de fer des devantures, on entend des chutes de pierres. Ces escarmouches durent environ deux heures, puis l'on entend les pas saccadés d'une patrouille qui passe explorant le quartier de la Grande-Porte et s'arrêtant sous la voûte de celle-ci; après quelques ordres brefs, on entend le lourd bruit des bottes s'éloigner, puis c'est le silence. La Cité rentre dans le calme.

Ce bruyant incident servira de prétexte au commandement allemand pour incarcérer quelques heures plus tard au Fort National tous les hommes valides de 18 à 60 ans.

Le calme étant rétabli, quelques-uns se hasardent au dehors pour connaître les causes de l'échauffourée et en voir les traces. Les rues sont désertes; on ne trouve aucune victime, aucun blessé, aucun débris d'armes ni de projectiles, pas de traces de sang.

Je rejoins alors mon domicile pour y prendre quelque repos tout en me remémorant intérieurement les faits, cherchant à en comprendre la signification et à en prévoir les effets.

Il m'apparaît assez bizarre d'avoir vécu si près d'une bruyante bataille sans en découvrir des restes tangibles et, de là, l'idée d'une mise en scène me vient naturellement à l'esprit.

Après quelques instants de repos, je descends de bonne heure au poste de secours où déjà l'on commente arduement les événements de la nuit. La rue Porcon, la Grande-Rue, les rues de Chartres, Jacques-Cartier et toutes celles avoisinant la Grande-Porte sont jonchées de débris de pierres provenant des immeubles atteints par les projectiles. La balustrade du clocher est déchiquetée, surtout du côté Sud...



La bataille se rapproche

Entre midi et 14 heures, ce dimanche 6 août, à la consternation générale, la flèche à jour du clocher, orgueil de la Cité, est abattue. C'est la première victime que bien d'autres, hélas! vont suivre.

Au cours de la journée la bataille se rapproche; déjà des obus venant de loin dans la campagne tombent sur la montagne Saint-Joseph et le quartier de la Gare où ils éclatent avec fracas. D'une fenêtre au quatrième étage d'un immeuble de la rue de Toulouse, je vois les points de chute des projectiles: le Petit-Paramé, la Montagne Saint-Joseph, le quartier Gambetta, le Clos-Cadot... En ville il n'y a plus personne dans les rues où les Allemands ont interdit toute circulation.

Déjà la peur, due au fracas de l'artillerie, tient la population terrée au fond des caves et abris.

Dans l'après-midi M. Delannoy est dans son bureau, avec lui un homme de la Défense Passive. Celui-ci, pour voir la bataille, se met à la fenêtre donnant sur les quais. Une rafale de mitraille le punit de sa curiosité; on descend le malheureux au poste de secours. Après un rapide examen je constate qu'il a le bras déchiqueté et perd son sang en abondance. On lui applique un garrot avant de l'évacuer sur l'Hôtel-Dieu.

M. Delannoy demande des volontaires pour transporter le blessé, car les Allemands retranchés dans le château tirent sur les immeubles de la rue Saint-Vincent et les balles ricochant dans les rues voisines risquent d'atteindre les imprudents ou les téméraires qui s'y aven-

turent. Deux hommes courageux se présentent et le blessé, emmené rapidement à l'Hôtel-Dieu, y subit l'amputation du bras.

Quelques instants plus tard, on vient signaler au poste de secours qu'un incendie s'est déclaré dans un important immeuble à l'angle des rues Sainte-Marguerite et Jacques-Cartier où habite le Docteur Page. Aussitôt M. Delanony requiert la protection d'une patrouille de soldats allemands pour aller au feu avec une équipe de secours en attendant l'arrivée des pompiers.

Une tournée rapide dans les abris me permet de constater que le moral se maintient bon.

Dans le même temps, une auto blindée venant de la Kommandantur apporte l'ordre ferme à M. le Maire de rassembler tous les hommes au Fort National, car « des terroristes ayant tiré la nuit précédente sur des soldats allemands, il ne fallait pas que pareil fait se renouvelle ». Le commandant allemand fait savoir en outre que des perquisitions seront effectuées dans les abris et que les hommes qui y seront trouvés seront fusillés comme rebelles, sans préjudice des sanctions qui pourront être appliquées au reste de la population.

Cet ordre est transmis dans les différents abris de la ville par les agents de police. Me trouvant avec M. Bourge et le Docteur Coudray, nous en sommes avisés vers 19 heures et nous nous rendons aussitôt dans les abris, invitant les hommes à se rassembler sans retard près la Porte Saint-Vincent. Au passage nous portons la nouvelle à l'Hôtel-Dieu, où le Docteur Nicolleau m'ayant mis au bras un brassard de la Croix-Rouge me dit : « Terminez votre mission et venez nous rejoindre à l'Hôtel-Dieu, votre place est avec nous. » A ce moment, le Docteur Coudray et moi nous partageons les abris afin d'accomplir rapidement notre mission. Porteurs de cette

fâcheuse nouvelle nous appréhendons de trouver auprès des réfugiés un accueil hostile et comptons plutôt sur un résultat de résistance que d'obéissance. Au contraire, les hommes comprennent aussitôt la grandeur du sacrifice qui leur est demandé, et remontant le moral des femmes, mères ou épouses, ils leur font comprendre que la sécurité de tous est à ce prix et que la séparation ne sera que de courte durée.



Vers l'internement

A la sortie de l'abri Notre-Dame, au bas de la rue du Boyer, je suis appréhendé par les soldats allemands, qui font déjà la haie dans les rues l'arme à la main; il y en a un de chaque côté de la rue, tous les deux mètres, gardant les issues des immeubles où des réfractaires auraient pu tenter de se cacher. J'essaie de discuter, montrant mon brassard de la Croix-Rouge, revendiquant ma qualité de médecin, ma mission, mon affectation à l'Hôtel-Dieu; rien ne peut faire fléchir la consigne et je dois descendre vers le Château, n'ayant pu passer chez moi pour me munir d'un manteau, couverture, vivres, matériel médical ou autres objets indispensables.

La longue colonne des hommes s'échelonne le long des rues; en arrivant au bas de la rue Saint-Vincent, nous voyons des pelotons de marins armés qui nous dirigent vers les abris du Château où nous sommes entassés dans la tour « Quic qu'en Groigne ». Un char allemand est en position sous la Porte Saint-Vincent, son canon braqué vers la rue pour parer à toute rébellion.

Une fouille sommaire a précédé notre entrée dans la tour; un marin allemand trouvant que cela n'avance pas assez vite tire un coup de fusil vers le sol. Dieu merci, personne n'est atteint.

Nous sommes là une foule considérable, pressée dans les vastes salles dans lesquelles règne une température suffocante; chacun s'interpelle, des groupes se forment et prennent leurs dispositions pour passer la nuit entre gens de connaissance. Dormir, il ne peut en être question.

Lundi 7 Août 1944.

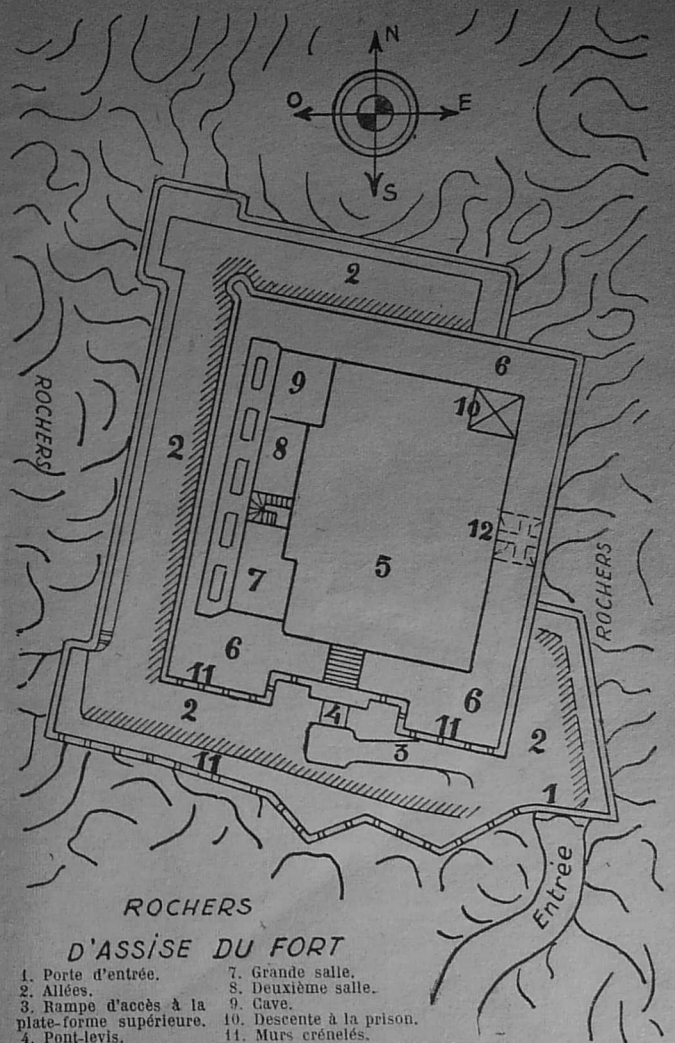
Toute la nuit les avions ont rôdé, lâchant leurs bombes dont le souffle ardent se fait sentir jusque dans les abris de « Quic qu'en Groigne »; le canon tonne près de nous sans arrêt. Les minutes semblent interminables, nous avons l'impression que l'ignorance des faits extérieurs nous étreint à la gorge et nous étouffe. Nous n'avons pu être dirigés vers le Fort National le soir, car la mer était haute; la basse mer du matin du 7 août n'a lieu qu'à 4 h. 32.

Vers 4 heures, le bruit de notre prochain départ vers le Fort National se répand dans les abris du Château. Quelques instants plus tard on nous fait sortir. Dehors c'est le petit jour, l'air est frais. Une haie de soldats nous dirige vers le Jardin des Doves, la cale des Bains Chauds et la plage. Près de la Porte Saint-Vincent un groupe de soldats trie les hommes et vérifie les cartes d'identité: ceux de plus de soixante ans sont libérés ainsi que les pompiers et quelques-uns exerçant des professions indispensables à la vie de la Cité, tels les boulangers. Les autres sont acheminés en une file interminable vers le Fort National.

Sur la plage je me trouve dans la dernière partie de la colonne. Un sous-officier allemand, voyant mon brassard de la Croix-Rouge, m'interpelle en français et me demande pourquoi je porte cet insigne. Je lui réponds que je suis médecin et lui montre mes papiers. Il me dit alors: « La présence d'un médecin au Fort est nécessaire afin de pouvoir y arborer le pavillon de la Croix-Rouge qui assurera la sauvegarde de ses occupants. » Je lui réponds alors qu'étant le seul médecin dans la colonne, j'assurerai le service.

Peu à peu la file diminue sur la plage et les hommes se trouvent rassemblés sur l'îlot sous la garde des Allemands installés sur les courtines du Château et de la mer qui entoure le fort à chaque marée.

SAINT-MALO — LE FORT NATIONAL



D'ASSISE DU FORT

- | | |
|---|------------------------------|
| 1. Porte d'entrée. | 7. Grande salle. |
| 2. Allées. | 8. Deuxième salle. |
| 3. Rampe d'accès à la plate-forme supérieure. | 9. Cave. |
| 4. Pont-levis. | 10. Descente à la prison. |
| 5. Cour. | 11. Murs crénelés. |
| 6. Courtines. | 12. Emplacement de la tombe. |

Le Fort National

Tout visiteur arrivant à Saint-Malo par le Sillon aperçoit ce curieux spécimen de l'art militaire situé à trois cents mètres environ au nord du Château. Il fait partie du territoire malouin comme les Bés dont il n'est distant que de huit cents mètres à vol d'oiseau. Comme eux, ainsi que les Forts de la Conchée, Cézembre et l'Île Harbour, il fut édifié pour défendre la Ville, avec ses fortifications de Vauban et de Garangeot. Comme eux il a sa place dans l'histoire de Saint-Malo.

Dans la suite des temps il a changé de nom. Fort Royal, puis Fort Impérial, il est devenu Fort National ayant à toute époque un rôle à jouer dans les destinées de la Cité.

Pendant l'occupation allemande il a échappé aux travaux de fortification et n'a subi aucune des transformations, aménagements ou blindages de l'entreprise Todt. Il a donc conservé son aspect pittoresque mais désuet de Fort désaffecté.

Il présente l'aspect d'un édifice à deux étages rectangulaires, orienté Nord-Sud avec une légère déviation Est. Les grands côtés du rectangle occupent les positions Est et Ouest. Une porte percée dans la muraille Sud donne accès sur la terrasse inférieure constituée par de larges allées entourant presque complètement l'édifice sauf vers l'angle Nord-Est.

Dans le milieu de l'allée Sud, une rampe avec pont-levis conduit à une porte et un escalier donnant accès au quadrilatère supérieur. Là se trouve une vaste cour bordée de tous côtés par un large chemin de ronde sur-

plombant la cour intérieure de plus d'un mètre, d'où, par les embrasures et les créneaux, la vue s'étend au Nord et à l'Ouest vers le large, à l'Est vers Paramé et au Sud sur les villes de Saint-Malo et Saint-Servan.

A l'Ouest de la cour s'élève le logis du fort composé d'un rez-de-chaussée et d'un grenier. Ce bâtiment s'étend sur toute la longueur de la cour jusqu'au chemin de ronde. Du côté Sud un passage donne accès aux créneaux; entre cette construction et le mur de mousquetterie Ouest se trouvent quelques massifs de plantes maritimes bien à l'étroit sur le chemin de ronde.

Ce logis comprend, du Sud au Nord, une pièce de belles dimensions éclairée par plusieurs fenêtres ou portes et garnie de meubles anciens. On y remarque une cheminée monumentale en granit et une pompe servant à puiser l'eau de la citerne creusée dans le rocher formant le sous-sol de la cour. Faisant suite à cette pièce, l'escalier desservant l'étage, puis une seconde pièce parquetée, bien éclairée, meublée de quelques beaux meubles rustiques et de panoplies d'armes anciennes. Enfin, à l'extrémité Nord, une petite pièce voûtée, autrefois la poudrière, servant de cave et d'atelier au ménage de gardiens qui vit au fort, dans un appartement confortablement aménagé dans le grenier.

Dans l'angle Nord-Est de la cour supérieure, un petit pavillon carré à toiture en pointe abrite l'escalier de granit donnant accès à l'ancienne prison du fort. Tour-nant d'abord en colimaçon, il continue par une descente droite pour aboutir à une grille de fer s'ouvrant sur la mer dans le mur Est du fort. Au bas et à gauche de l'escalier une lourde grille donne accès dans un sombre réduit rectangulaire voûté à une quinzaine de mètres sous le roc qui en constitue le sol. C'est le cachot du fort.

M. et M^{me} Thomas, les fidèles gardiens de l'édifice, sont à leur poste quand arrive la colonne des internés. Ils ignorent à peu près tout ce qui se passe et nous présentent de questions. Ils ne peuvent arriver à comprendre la décision qui oblige l'entassement d'une telle foule sur un îlot où presque tout fait défaut.



La vie mouvementée des internés

L'atmosphère est assez calme. Au loin le canon gronde par intermittence; chacun respire; on se sent presque à l'aise de humer l'air pur du matin après la nuit mouvementée que nous venons de passer au Château.

Les internés vont, viennent, se dévisagent, se retrouvent et formant des groupes qui discutent puis se mettent à la recherche d'un abri ou d'un coin propice au repos. Hélas, les abris sont rares et sont constitués seulement par la prison avec son escalier de descente, la petite cave voûtée à l'extrémité Nord du bâtiment et un petit réduit situé dans l'allée Sud sous l'escalier d'accès au pont-levis.

Circulant parmi les groupes, nous découvrons bientôt des visages connus, des notabilités malouines: M. Briand, maire jusqu'à ce jour; M. Tréhu, Président et MM. les Membres du Tribunal; le Capitaine de gendarmerie Dubois et ses hommes; M. Louradour, Commissaire central, et ses agents; MM. Perrault, Leroide, Président du Tribunal de Commerce, Baladre, Wacogne, Waquer, Clé, directeur des Douanes.

Des commerçants voisinent avec des fonctionnaires, des artisans, des ouvriers, des marins malouins; enfin M. l'Abbé Groussard, Curé de Paramé, envoyé disciplinairement parmi nous après avoir été blessé d'un coup de fusil allemand au bras gauche en sortant de son presbytère.

Une première opération s'impose, établir le nombre des internés puis les identifier. Il importe en effet de

penser aux conséquences d'un hasard malheureux et de prévoir la possibilité d'un ravitaillement au cours de ce séjour dont la durée demeure la grande inconnue. Cette idée est soumise à M. Briand qui, dans la courtine Ouest, est entouré des notables de la ville, du Capitaine de gendarmerie et du Commissaire central. Ils approuvent notre initiative et nous confient la tâche de mener rapidement à bien cette opération de recensement avec quelques volontaires.

Nous nous installons dans la première salle du logis. Tous les déportés sont ensuite invités à se présenter par petits groupes à l'une des fenêtres, munis de leur carte d'identité.

Nous dressons des listes, par ordre alphabétique, comportant un état civil sommaire. Ces formalités se déroulent rapidement sous les feux croisés de l'artillerie qui recommence ses tirs de harcèlement.

Par prudence, les hommes se dispersent et s'organisent dans les abris. Ceux qui n'ont pu y trouver place, et c'est le grand nombre, s'installent dans les courtines inférieures, au ras des murailles, afin de se protéger autant que possible des éclats ou d'une arrivée intempestive de projectile. Le résultat du recensement nous donne le chiffre de 380 internés, nombre important mais que nous supposons bien supérieur.

Les plus heureux ont pu se munir de quelques effets, de couvertures et de quelques vivres. Quelques-uns n'ont pour tout bagage que les vêtements qu'ils portent sur eux: je suis de ces derniers, ayant été arrêté dans la rue à l'improviste.

M. et M^{me} Thomas, les gardiens, pris de pitié et n'écoutant que leur bon cœur, commencent la distribution des quelques vivres qu'ils possèdent et donnent tout, jusqu'à l'épuisement de leurs ultimes réserves. Nous leur assurons qu'en échange ils auront leur part

dans les approvisionnements qui pourront nous parvenir. Depuis cet instant jusqu'à notre libération, leur dévouement fut au-dessus de tout éloge et de jour comme de nuit ne connut pas de bornes. Ces braves gens furent à tout moment au service de tous, surtout des plus humbles et des plus déshérités, mettant à leur disposition leur activité inlassable, leurs possibilités et toutes les petites choses dont ils disposaient, en dépit de la mitraille et du danger continuels dont ils savaient faire abstraction sans forfanterie.

Peu à peu l'effervescence de l'arrivée se calme, chacun a choisi son gîte, et comme le bombardement augmente d'intensité personne ne quitte son refuge, la crainte du danger maintient le calme. Seuls quelques insoucians circulent. La journée s'écoule péniblement, tandis que la bataille fait rage pour la prise de Saint-Malo.

Les Allemands de Cézembre et du Grand-Bé lancent leurs projectiles dans la campagne en direction des marais ou de Châteauneuf. Les batteries alliées qui sont parvenues derrière Paramé tirent sur Cézembre et le Grand-Bé et parfois sur le Château et sur la Ville. Des coups courts tombent sur les rochers qui nous entourent et entre le Fort National et le Fort La Reine. Des éclats franchissant les parapets des courtines tombent en pluie sur le Fort.

L'attente est longue et pénible; la faim commence à se faire sentir et le ravitaillement ne parviendra qu'à mer basse.

Vers 14 heures, la mer découvre un passage conduisant au Fort. Un cortège descend sur la plage et se dirige vers nous. En tête un drapeau blanc portant la Croix-Rouge, ce sont des civils avec des brancards chargés. Ils avancent prudemment sous le feu de l'artillerie qui ne se ralentit pas. Les grosses pièces de Cézembre

et du Grand-Bé, dont les salves passent sur nos têtes, répondent à l'artillerie assiégeante.

Le cortège parvient au Fort sans dommage; ce sont M. le Sous-Préfet et M^{me} Feld-Lebas ainsi que M. Delannoy, nouveau maire, M. Aubault, le Docteur Coudray et des volontaires pris parmi les pompiers. Sur les brancards se trouvent le ravitaillement et des colis que déjà les femmes ont confectionnés dans les abris pour leurs fils ou leurs maris en les accompagnant d'une lettre. Dans la joie on oublie le danger et la gravité du moment, ce ne sont qu'interpellations et questions de toutes sortes. Dans ces conditions il n'est pas possible d'organiser une distribution; nous attendrons le départ du convoi et le retour au calme.

Un drapeau de la Croix-Rouge est placé sur la toiture du Fort. Je demande au Docteur Coudray de me faire parvenir ma valise d'objets de pansements, pinces, bistouris, seringues, ampoules, etc., que j'ai laissée au poste de secours de la Grande-Porte, ne possédant sous la main que quelques paquets de pansement individuel dont sont détenteurs les agents de police présents parmi nous.

Nos visiteurs repartent emportant les messages des internés à leurs familles; chacun conserve un excellent moral et formule des vœux d'avenir meilleur.

Les colis individuels sont ensuite répartis entre leurs destinataires puis, avec l'aide de quelques hommes de bonne volonté, pour la plupart employés d'hôtels, nous procédons au partage des vivres. Fernand Ferrare, chef cuisinier de l'Hôtel de l'Univers, Malicet et quelques autres s'y consacreront avec une conscience méticuleuse et bonne humeur grâce à la verve intarissable de Jean Le Proux pendant notre séjour au Fort.

Nous distribuons pain, viande rôtie, pommes de terre cuites à l'eau, trois cent quatre-vingts parts plus celles des gardiens. Sur les listes de recensement les noms sont

pointés au fur et à mesure que chacun reçoit sa ration, défilant devant une fenêtre de la salle de distribution en présentant sa carte d'identité.

La ville sous nos yeux semble morte. De certaines directions des fumées noires montent vers les nuages, ce sont les incendies allumés la veille qui achèvent de consumer les maisons de Saint-Malo atteintes par les projectiles. Nous les situons à l'estime, elles semblent s'élever des immeubles face à la Porte Saint-Vincent, des quartiers de la Halle à la Viande et de la Poste.

Tout à coup de violentes détonations attirent notre attention, nous nous risquons prudemment à regarder par-dessus le parapet, car la garde du Château est prête à nous faire payer notre curiosité de quelques rafales de mitrailleuse. C'est la destruction du port et de ses installations ainsi que des quelque cent quarante bateaux immobilisés dans les bassins qui commence. Des détonations sourdes et extrêmement violentes ébranlent le sol, des gerbes d'eau, de pierres et de débris de toute sorte montent vers le ciel et retombent en dangereuse averse. Des explosions répétées dans la direction des remparts de la Grande-Porte nous indiquent que les ateliers et dépôts de munitions des flottilles sont en train de sauter. La destruction s'opère partout à la fois, le long des bassins de Saint-Malo et de Saint-Servan. Puis des déflagrations plus violentes encore et qui semblent soulever le sol se font entendre dans la direction du Sud. On aperçoit par dessus la ville des gerbes d'eau d'une hauteur formidable: ce sont les écluses et le môle qui sont à leur tour victimes de la rage de destruction qui a saisi les Allemands.

Ce terrifiant spectacle nous jette dans la consternation. Tant de travaux, tant d'années d'études et de peines réduites à néant dans l'espace d'un instant. Cepen-

dant il naît un espoir, les Allemands détruisent, donc la capitulation est proche, ils se sentent vaincus.

Déjà la nuit tombe, nous distribuons un frugal casse-croûte composé d'une tranche de pain et d'un filet de poisson à l'huile.

Le fracas de l'artillerie s'apaise, quelques coups espacés au cours de la nuit nous rappellent que nous sommes en guerre. Chacun rejoint son gîte et essaie de réparer par quelques heures de sommeil ses forces si éprouvées par la nuit et la journée précédentes.

Je m'assied sur une marche de l'escalier pour passer quelques heures à l'abri de la fraîcheur et de l'humidité de la nuit. Il ne faut pas compter sur le sommeil, trop de pensées occupent mon esprit et mon cœur souffre des tristes spectacles dont j'ai été le témoin.

Mardi 8 Août 1944.

Au petit jour quelques hommes circulent pour se dégourdir les jambes et se réchauffer un peu. La grande majorité sommeille, la nuit ayant été calme. Il ne faut pas réveiller les dormeurs, ils ont besoin de repos, mais aussi avec la reprise de la conscience la faim s'éveillera. Les provisions sont bien maigres, il faudra manger le plus tard possible, peut-être une seule fois dans la journée.

Elle doit, appréhendons-nous, être fertile en événements. Va-t-elle nous apporter la libération avec la capitulation des troupes allemandes?

Que s'est-il produit au cours de la nuit? Nous sommes aux créneaux, cherchant des yeux à distinguer des silhouettes américaines. Rien... tout est désert sur le Sillon et sur les quais. Le Fort secoue peu à peu sa torpeur dans le calme de cette matinée, l'animation augmente dans les cours et les allées.

Sur les conseils judicieux du gardien nous sondons la citerne, l'eau doit être économisée et réservée seulement à la boisson, les ablutions indispensables sont seules autorisées. Vers le milieu de la matinée le bruit de la bataille s'intensifie. Les canons tonnent à nouveau avec acharnement. Les rafales des pièces de Cézembre passent sur nos têtes dans un fracas d'orage, on entend le froissement de vrille des projectiles. Les sifflements et les claquements secs des obus américains font chorus. Sur tout l'horizon s'élèvent des fumées produites par l'explosion des obus, sur les quais, vers Saint-Servan, la banlieue, Paramé, le Grand-Bé, Cézembre, des incendies éclatent et s'intensifient. La journée semble longue malgré le temps idéal et le soleil radieux.

Vers 15 heures, la mer baissante laisse libre passage entre le Fort et la côte. Comme la veille, le convoi de ravitaillement traverse la plage et monte au Fort où il apporte des colis individuels, un stock de viande et de pommes de terre cuites et surtout des lettres griffonnées en hâte qui donnent des nouvelles des abris de la ville. C'est l'union par la pensée entre ceux du Fort qui vivent pour ceux de la ville et réciproquement. Les encouragements les plus affectueux ne font pas défaut.

Le convoi est composé des mêmes personnalités que la veille qui nous donnent quelques détails sur les événements et les dégâts causés dans Saint-Malo par les bombardements et les incendies. Une petite valise m'échoit, elle contient quelques médicaments et objets de pansement.

Après le départ de nos dévoués ravitailleurs, beaucoup recevant quelques vivres abandonnent leur droit au ravitaillement général. Tous n'ont eu le matin qu'une maigre tranche de pain à peine humectée de confiture. Suivant la méthode employée la veille, chacun reçoit un morceau de pain, trois pommes de terre, un morceau de

gigot rôti, don de M. Perrault, et six cigarettes par homme, don des citadins. Chacun rejoint son quartier tandis que l'artillerie fait rage.

Sur le sol, au milieu de la cour, nous étendons des draps blancs pour signaler aux avions qui nous survolent sans cesse, surtout au « mouchard » qui nous surveille sans arrêt, que nous sommes des gens sans défense. En ville de nouvelles fumées d'incendies s'élèvent de différents quartiers, surtout de la basse ville entre la Grande-Porte et la Porte Saint-Louis.

Vers 18 heures, trois petites unités navales allemandes, baptisées « hérissons », se rendent sous la Varde, sans doute pour enrayer par le feu de leur artillerie l'avance alliée vers Rothéneuf ou le Fort de la Varde. Les canons américains les prennent comme point de mire, mais leur tir est tellement imprécis que les obus tombent quelquefois à plus d'un mille des navires. Ceux-ci gagnent le large et reviennent sans dommages en rade de Saint-Malo, tandis que les spectateurs du Fort National se livrent à des commentaires variés et passionnés.

La deuxième nuit tombe. A l'ennui et aux souffrances de la journée elle ajoute le doute dans l'imminence de la libération. Tard dans la soirée, quelques échanges de rafales de mitrailleuses ou autres armes automatiques entre Paramé et le Château. Les projectiles traceurs partant du Château font des ricochets de feu sur les villas du Sillon et de l'avenue Pasteur. En serait-on enfin au combat de rues?

Vers minuit le calme se rétablit, seul un canon tonne à intervalles réguliers.

Pour la nuit je descends dans l'abri de la prison. Il y fait une chaleur étouffante, il est impossible de s'étendre sur le sol tant il y a de monde. Recroquevillés à terre, serrés les uns contre les autres, dévorés par les puces, le sommeil est impossible au milieu du brouhaha et des bavardages incessants. Je n'y reviendrai plus.

Mercredi 9 Août 1944.

A l'aube je quitte l'abri et fais surface dans le clair matin. Le temps est pur, il fait bon vivre. Pourquoi les hommes s'acharnent-ils ainsi à s'entretuer et à tout détruire? C'est le calme du soleil levant, l'artillerie se repose comme chaque matin.

Vers 9 heures un messenger apporte aux gendarmes et aux agents de police l'ordre de rentrer en ville pour prêter main forte aux pompiers qui combattent les incendies, seuls quelques agents demeurent parmi nous.

Le duel d'artillerie reprend avec intensité, nous sommes toujours sous le feu croisé des batteries, mais les obus américains frappent davantage de plein fouet que les jours précédents: d'où conclusion, l'avance s'opère et la libération s'approche.

Le Château, le Grand-Bé et Cézembre encaissent davantage. L'après-midi devient infernal, les points de chute nous encadrent et sont en nombre considérable entre le Fort et l'Eventail Saint-Thomas ainsi que sur la ville.

Le convoi de ravitaillement arrive dans l'après-midi, mais les vivres sont moins abondants; du pain, du bœuf, des tripes en conserve. On ne peut plus nous assurer un envoi quotidien de vivres. Il faut économiser et faire des réserves. Tout compte fait, nous disposons d'une trentaine de pains de trois livres et d'une vingtaine de boîtes de conserves pour un effectif d'environ 350 rationnaires.

Partageant les vivres par moitié, nous établissons les rations avec une quinzaine de pains et sept boîtes de conserves. La faim se fait de plus en plus aiguë et la fraude s'insinue aux distributions, quelques resquilleurs réussissent à passer deux fois. Les rations préparées ne sont pas suffisantes, il faut en ajouter quelques autres

diminuant la part du lendemain. Des cartes d'alimentation sont établies qui seront pointées à chaque distribution.

Autour de nous la bataille augmente d'intensité, aux postes de guet on signale des silhouettes qui se fauflent le long du Casino: ce sont des Allemands qui vont et viennent entre Rocabey et le Château. On constate un mouvement insolite, plusieurs groupes de soldats allemands se fauflent le long des immeubles sur le Sillon. Vers la fin de l'après-midi, des combattants portant un uniforme inconnu apparaissent aux alentours de la place de La Fontaine; ils entrent et sortent de certaines maisons près du Sillon-Palace. Des guetteurs restant en permanence aux créneaux croient reconnaître des silhouettes américaines; un grand espoir est au cœur de tous, dans notre esprit nous espérons assister la nuit suivante à l'attaque de la ville; on s'attarde, dans cette attente, dans la cour supérieure, négligeant l'heure du sommeil.



La nuit tragique

Il est environ 20 h. 30, je descends les deux premières marches de l'escalier conduisant à la prison; soudain une explosion sèche et métallique claque derrière moi. Je suis éclaboussé de fragments de pierre et de terre. Me retournant aussitôt je constate avec stupeur qu'un certain nombre de nos compagnons sont couchés à terre dans les poses les plus diverses au milieu de débris de toute sorte.

Je me précipite dans la cour où me rejoignent des hommes sortant affolés de la petite cave voûtée située à l'extrémité du bâtiment. Un obus vient de tomber dans la cour en faisant des ravages dans nos rangs. Les murs et la porte du petit caveau sont criblés d'éclats. Dans ce réduit il y a des victimes. La nouvelle de l'accident se répand par tout le fort comme une traînée de poudre et y jette la consternation.

Nous nous portons rapidement au secours des malheureux. M. le Curé de Paramé est là providentiellement avec les Saintes-Huiles. Vivement nous relevons le nombre des victimes, blessés ou morts. Le prêtre dévoué rend les suprêmes devoirs à ces derniers, assisté de M. Leproux, tandis que j'examine en hâte les blessés.

Déjà M. Briand, quelques notables et des volontaires sont arrivés sur les lieux; les secours s'organisent, une grande partie des blessés trouve place dans l'abri de la prison, les autres sont transportés dans la salle de distribution des vivres.

Je donne les premiers soins aux blessés dont les plaies sont affreuses et les lésions graves: crânes défon-

cés avec sortie de matière cérébrale, parois abdominales ouvertes avec extériorisations et perforations d'intestins, plaies béantes dans les membres, aux poumons, à la colonne vertébrale, au crâne, etc.

Un gros éclat s'est incrusté dans le temporal gauche de Jean Resch-Rigon; son état est bon; sans instrumentation et craignant une grosse hémorragie post-opératoire, je me contente d'une sérieuse désinfection et d'un pansement solide, lui recommandant de faire procéder à l'extraction une fois arrivé à l'Hôtel-Dieu.

A la lueur d'une lampe à pétrole, tous les blessés sont rapidement pansés et installés de notre mieux en sécurité. M. l'abbé Groussard, qui nous a rejoint dans l'abri, se dévoue auprès de ceux qui souffrent, leur prodiguant le réconfort des secours de son ministère. Les mêmes soins sont donnés aux malheureux qui sont couchés sur des tables ou des bancs dans la salle des vivres.

Une garde de volontaires commence près de ceux qui souffrent. M. et M^{me} Thomas se prodiguent à tous sans arrêt dans la nuit, chauffant l'eau nécessaire pour laver les plaies et distribuant du café pour remonter les blessés.

Dès les premiers soins donnés et les victimes dénombrées, je délègue à l'Hôtel-Dieu de Saint-Malo un messager actif et plein de cran, René Boulanger. Accompagné d'un camarade, ils réussissent à passer avant que la marée montante n'interdise le passage et pénètrent en ville au risque de leur vie à travers les mines et les coups de feu.

Ils ne reviendront au Fort qu'à la marée basse suivante, amenant les secours demandés et leur mission accomplie.

Ces mesures prises, je descends près des blessés couchés sur les couvertures dans l'abri du cachot. Les autres occupants sont encore sous le coup de l'effroi causé par

ce terrible accident. Les commentaires vont leur train dans un charivari indescriptible. Après leur avoir imposé le silence, je leur demande de s'unir à moi pour réciter en commun une prière à l'intention de ceux qui viennent de nous être enlevés dont les corps gisent là-haut sur le terre-plein, ainsi que pour ceux qui, couchés au milieu de nous, sont douloureusement meurtris dans leur chair. Tous répondent avec gravité et recueillement au *Pater*, à l'*Ave* et aux invocations à N.-D. de la Grande-Porte que je récite à haute voix.

Après cette fervente prière, un silence absolu est exigé pour assurer le repos de ceux qui souffrent. De toutes leurs plaies le sang s'écoule avec abondance, les souffrances deviennent plus aiguës. Durant toute la nuit il me faut refaire les pansements, remonter les plus affaiblis avec des injections de caféine, calmer les douleurs et les tortures de l'agonie d'un peu de morphine, enfin prodiguer les encouragements, calmer les angoisses, soutenir les espoirs de secours et de guérison et remonter le moral de tous.

M. le Curé de Paramé et moi sommes assistés dans notre tâche par un petit noyau d'hommes au dévouement spontané et désintéressé, notables, ouvriers, marins ou artisans dont MM. Gilot, Goater, Jeanin, Pansart, Stiver, Gachaud et Manivel. Des Espagnols, Algériens et Hollandais sont au chevet de leurs camarades blessés. Pendant toute la nuit, chacun de ceux-là se dépense près des blessés avec douceur et délicatesse, donnant de l'air, des rafraîchissements ou les mille petits soins et attentions qu'un malade peut exiger. Nous faisons la navette pour assurer le service des blessés dans l'abri et dans la salle du bâtiment supérieur.

Je conserverai toujours le souvenir de ces auxiliaires généreux qui n'obéirent qu'à leur dévouement et à leur

bon cœur pour assister les pauvres victimes. Il nous fut pénible de constater qu'ils n'étaient qu'une minorité, certains, ne parvenant pas à secouer leur torpeur et leur apathie, se tinrent confinés dans une inertie ou un égoïsme hors de mise dans un moment aussi tragique. Des hommes de condition modeste, jusque là ignorés, distancèrent par leurs sentiments d'humanité et leur bravoure des gens qui par leur condition semblaient appelés à devenir des entraîneurs et des chefs...

Les heures de la nuit s'écoulaient douloureuses et longues; nos pauvres blessés nous sont de plus en plus chers, car il faut lutter minute par minute pour les arracher à la mort qui les guette en attendant leur évacuation sur l'Hôtel-Dieu qu'ils désirent avec tant d'espoir comme l'assurance du salut.

Sans impatience, sans plainte sont couchés dans l'abri: Jean Le Quiec, atteint de blessures et contusions diverses; Leonardus Appelderion, matelot hollandais, avec un bras fracassé; Joseph Soler, couvert de plaies pénétrantes sur les membres; Yves Prigent, atteint d'un éclat dans le bras gauche.

D'autres sont atteints plus ou moins gravement, ce sont: Ahmed Alloume; Gustave Tricot et Raymond Mestre. Enfin les derniers, très gravement touchés, donnent de réelles inquiétudes; ce sont: Ernest Jaffray et André Hurel, dont les crânes défoncés laissent s'échapper la matière cérébrale; Robert Beaumont, dont l'événtration abdominale extériorise quelques anses intestinales perforées; enfin Daniel Vévigné, dont le poumon gauche échange directement l'air avec l'extérieur par une plaie béante du thorax entre le mamelon et la ligne axillaire en faisant un bruit de forge. En obstruant la brèche par un gros pansement compressif, la respiration reprend son cours normal.

Dans la salle du haut se trouvent Georges Viard que des plaies du crâne et un bras fracturé en plusieurs endroits font souffrir cruellement; Cornélius Revers, Hollandais dont la paroi abdominale est ouverte et les intestins perforés; enfin Pierre Roger, qu'un éclat dans le crâne a plongé dans le coma et qui ne reprendra jamais connaissance.

Jeudi 10 Août 1944.

La nuit s'achève dans cette atmosphère d'angoisse, de tristesse et de douleur. La mer est haute, les secours ne peuvent nous parvenir de la ville. Dès l'aube, avec des aides bénévoles, nous groupons les morts devant le logis du Fort.

Ils sont onze alignés sur le sol. Deux sont décapités et nous ne trouvons aucune trace de leurs têtes. Un jeune brigadier de police recueille les papiers et les objets qu'ils ont sur eux, leur fait une fiche d'identité. Nous déposons les corps dans la salle parquetée en attendant de les acheminer vers la ville avec les blessés.

La mer baissante commence à découvrir le passage du Fort. Il est près de cinq heures, aucun convoi n'est en vue, l'espoir et la patience des blessés se lasse. M. Perrault part au devant des secours qui se font attendre; il est obligé de passer par les rochers et l'égout pour gagner la Porte Saint-Pierre. C'est désormais la seule route permise, l'esplanade Saint-Vincent est minée et les Allemands tirent sur quiconque s'y présente.

L'abri est alors évacué de tous ses occupants valides, les blessés y sont installés plus confortablement et les pansements refaits en attendant l'arrivée des brancardiers qui a lieu vers 9 h. 30.

Les douze blessés graves sont étendus sur des brancards, hissés sur le terre-plein et descendus à l'entrée du

Fort. Au moment du départ, je désigne les hommes qui complètent les brancardiers et donne un dernier coup d'œil au convoi.

Vers le milieu du groupe se présente un homme de nationalité étrangère, l'air dolent et abattu, installé sur un fauteuil porté par quatre de ses compatriotes. N'ayant pas souvenir de l'avoir examiné ni de lui avoir prodigué mes soins au cours de la nuit, je manifeste mon étonnement et ma méfiance. Il m'affirme avoir été blessé; sur place un examen sommaire me fait découvrir la supercherie. Ils ont imaginé ce moyen pour pouvoir rentrer en ville et se livrer à leur aise au pillage des immeubles détruits ou abandonnés. La réussite de leur exploit aurait pu amener des répercussions très graves pour tous en ville. Ils sont obligés de remonter dans leur refuge au milieu des huées et de l'indignation générale.

Le convoi s'ébranle, Jean Resch marche en tête fumant une cigarette. Au passage nous souhaitons à chacun bonne chance et pouvons lire dans leurs yeux, avec leur gratitude, leur joie de rentrer en ville et l'espoir d'une prompte amélioration de leur état grâce à des soins et interventions appropriés. Puissent-ils au moins avoir la consolation de mourir dans les bras de ceux qu'ils aiment...

Après leur départ, délivrés de ces graves soucis, nous errons dans les allées et la cour du Fort. Mais voici que dans quelques esprits commence à naître un germe nouveau qu'il faut détruire rapidement avant qu'il ne grandisse et cause des ravages. C'est l'idée que tous au Fort National nous sommes des sacrifiés, destinés en cas de coup dur à être anéantis avec le Fort sous l'arrosage de l'artillerie ennemie. Quelques-uns projettent une évasion. Il faut les prendre individuellement, leur faire comprendre avec douceur les conséquences graves pour tous de leur acte égoïste, les dangers de mort pour eux

au cours de leur tentative, otages fusillés, répression sanglante sur les familles dans les abris de la ville en flammes.

Par cet appel à la raison le bon sens reprend heureusement le dessus dans les esprits et les bons sentiments réapparaissent.

La faim est mauvaise conseillère et sous prétexte de trouver les vivres dont l'absence tenaille douloureusement les corps déprimés, certains renouvellent leurs projets de fuite. En union avec M. le Curé de Paramé, MM. Briand, Perrault, Baladre, Wacogne, Le Roide et moi luttons sans trêve pour endiguer ce dangereux courant et montons une garde vigilante afin de maintenir le moral intact.

Avec calme nous exalons le courage des femmes et de ceux qui, dans les caves et abris de la ville assiégée, attendent avec patience leur retour.

Sans brusquerie nous leur faisons admirer l'endurance et la générosité de leurs épouses ou de leurs mères qui, au milieu de difficultés et de dangers plus grands que les nôtres, savent s'oublier et se priver pour les combler de douceurs et d'encouragements. L'homme ne doit-il pas donner l'exemple du sacrifice et de la dignité?

Une certaine gaieté ne perd pourtant pas ses droits et la bonne humeur est entretenue par le communiqué humoristique affiché deux fois par jour à la grande joie de tous. Par la ténacité de ses habitants, la prison-abri est devenue le « sous-marin en plongée » ou encore la « termitière ». Des termites blafards et tenaces y demeurent incrustés. Certains n'ont pour ainsi dire pas fait surface pendant le séjour. La grande distraction est de trouver un prétexte impératif qui oblige ces excessivement « prudents » à monter dans la cour et nous procure le plaisir de contempler quelques instants leur

visage inquiet et décoloré. Il faut faire vite, car au moindre bruit ils replongent sans espoir de retour.

Cependant une épreuve plus pénible nous attend encore. Le convoi des secours nous a apporté l'ordre de garder nos morts et de les inhumer au Fort même.

Une commission composée de M. Briand et de quelques notables se réunit pour étudier le projet de sépulture et, sur l'avis de M. Thomas, décide de creuser une fosse commune dans la courtine Est de la plateforme supérieure. Vers le milieu de la courtine existe un emplacement où la terre est moins mêlée de roc, la hauteur de la courtine à cet endroit laisse supposer une profondeur désirable.

Une équipe de douze volontaires est organisée. Il n'y a au Fort qu'une pioche et une pelle, les hommes se relaieront pour effectuer ce travail qui commence dans la soirée et se continuera la nuit pour éviter les risques de bombardement.

L'après-midi, un gamin de quinze ans, Robert Lefevre, vient de la ville avec un autre messager nous apportant sous la mitraille des lettres et quelques colis. Leur cranerie fait l'admiration de tous quand ils traversent le terrain découvert battu par le tir des batteries. Ils ne nous laissent aucun espoir de recevoir du ravitaillement et sous le feu toujours plus accentué de l'artillerie a lieu une distribution de vivres prélevés sur notre maigre réserve, ayant mis de côté la part du lendemain.

Des quatorze pains restant de la veille, sept sont divisés en tranches minces, environ trente grammes par homme avec un peu de bœuf ou de tripes en conserve et un demi-litre d'eau. Telle sera la ration de la journée.

Au cours du bombardement nous constatons avec effroi que des obus incendiaires tirés de la direction de Saint-Ideuc ou du Petit-Paramé tombent sur la ville. Trois entrent coup sur coup dans l'immeuble des Nou-

velles Galeries où un incendie formidable se déclare, un autre tombe en équilibre sur une des cheminées du Château et brûle sans y mettre le feu; d'autres enfin s'enflamment devant nous sur les rochers.

Les veilleurs aux créneaux signalent à nouveau une grande activité de silhouettes sur le Sillon, à Rocabey et rue Jean-Charcôt. Cette fois on voit distinctement que ce sont des Américains. Ce soir, ce sera certainement l'attaque.

Les équipes de fossoyeurs, sous la direction de Delézir, Bouchinot et Truchot, commencent leur travail; à tour de rôle ils creusent et déblaient; il y a beaucoup de quartiers de roc à extraire, ce qui rend leur travail pénible.

En ville les foyers d'incendie se multiplient effroyablement; de hautes colonnes de feu embrasent tout notre horizon, nous entendons le crépitement du bois et des matières combustibles. Nous sommes tous atterrés devant ce spectacle dantesque.

Les fossoyeurs vont travailler toute la nuit, éclairés comme en plein jour par la lueur des incendies dont les foyers s'étendant de proche en proche transforment la pauvre ville en un immense bûcher.

Il m'est impossible de détacher mes yeux de ce spectacle terrible dans sa grandiose horreur et je reste comme fasciné et profondément ému en songeant aux malheureux confinés sous cet enfer.

Vendredi 11 Août 1944.

De très bonne heure le répit de l'artillerie nous permet de nous livrer aux préparatifs de l'inhumation de nos chers morts qui doit avoir lieu vers sept heures.

Avec le concours d'aides bénévoles chaque corps est enseveli dans une des couvertures dont de charitables

amis ont consenti à se démunir pour ce pieux office; une petite bouteille renfermant l'état civil du défunt et hermétiquement cachetée est fixée à son bras gauche.

Dans la cour intérieure où sont rangés les morts, tous les hommes sont montés et forment de petits groupes pour éviter un rassemblement trop considérable pouvant constituer une cible nouvelle.

M. le Curé de Paramé, revêtu du surplis et de l'étole, chante l'absoute. Celle-ci terminée, il bénit la fosse où les corps sont ensuite déposés un à un têtes aux pieds, car l'espace est restreint.

M. Briand, d'une voix émue et angoissée, adresse un dernier adieu à nos infortunés compagnons au nom de tous les internés en proie à une intense émotion.

A tour de rôle nous donnons l'eau bénite et cette poignante cérémonie terminée, les fossoyeurs improvisés recouvrent de terre les restes mutilés de nos pauvres camarades. Delézir et quelques compagnons ornent pieusement et avec goût la tombe sur laquelle ils plantent des tiges de buis en forme de croix et entassent devant l'humble sépulture tous les éclats de projectiles recueillis sur le Fort. Ce mausolée ne fera que grandir de tous les câffuts des obus qui éclateront sur notre asile et seront rassemblés, selon la consigne acceptée de tous, pour être offerts en hommage à nos morts.

Sur un tableau placé contre le cénotaphe les noms des morts ont été calligraphiés. En voici la liste:

LE JANNOU François	BURLLOT Alphonse
LE JANNOU Bernard	GESTEMBERG Edmond
AUFFRET Jean	PELLERIN Joseph
FRANCO Gerardo	OLLIVIER André.
RABET François	MARIT Gerardus
DERRIEN Léon	

La veille aux créneaux reprend; jusqu'à 14 heures rien n'est signalé. L'attaque a-t-elle été repoussée? Les Alliés ont-ils abandonné? La canonnade a repris avec une violence accrue. L'allée sud du Fort est devenue intenable tant la mitraille est intense et la chute d'éclats abondante. Les hommes sont fatigués et déprimés par le jeûne, l'insomnie, le manque de soins et l'énervement occasionné par la violence du bombardement incessant.

Il faut y ajouter les souffrances morales : désillusion engendrée par l'attente des Alliés et leur retard à nous apporter une délivrance tant souhaitée, sans cesse différée et devenue imprévisible. L'inaction et le désœuvrement obligeant les captifs à demeurer les témoins impuissants de la destruction de leurs foyers par les incendies qui redoublent d'intensité, activent leur souffrance ainsi que la pensée et la vue des dangers qui menacent d'anéantir sous leurs yeux les êtres chéris dont ils ont été cruellement séparés.

Tous ces faits brisent la résistance et affectent le système nerveux de ces hommes.

Un sourd mécontentement gronde encore, de nouveaux projets d'évasion s'élaborent en cachette. Il faut vite parer à ce nouveau danger et relever les courages défaillants. M. le Curé de Paramé, MM. Briand, Perrault, Baladre et Wacogne m'aident et me soutiennent dans cette lutte morale de tous les instants, la tâche est lourde. « Parlez-leur, me dit M. Briand, vous seul avez de l'influence sur eux. » Quelques-uns crient famine et se proposent comme volontaires pour aller chercher des vivres. Aujourd'hui nous avons distribué la même ration qu'hier, 30 grammes de pain par homme.

Je les persuade d'attendre avec calme la marée basse, assurant qu'il n'est pas possible qu'on nous laisse plus longtemps sans vivres.

La suite devait nous donner raison. Vers 16 h. 30, le convoi de ravitaillement s'avance sur l'égoût et les rochers, venant de la Porte Saint-Pierre.

Portant le drapeau de la Croix-Rouge, M^{me} Feld-Lebas marche en tête, suivie de policiers porteurs de brancards chargés de vivres. Sur les ordres de M. Perrault on a pris à son hôtel des caisses de conserve, des haricots secs, quelques petits vivres dont du sucre et du café. M^{me} Feld-Lebas excuse l'absence de son mari qui a été blessé. La courageuse femme vient s'incliner devant la tombe de nos morts et retourne vers la ville, insouciant du danger, en nous laissant les agents de police et M. le Commissaire central qui resteront avec nous jusqu'à la fin.

Le soir a lieu une distribution de rations et un cigare pour deux.

La nuit tombe et s'annonce mauvaise. En ville, les incendies qui semblaient avoir été maîtrisés dans la journée reprennent avec une nouvelle intensité et atteignent de nouveaux quartiers. Comme la nuit précédente, un immense brasier enflamme tout le ciel et forme une grandiose vision de cauchemar. Sur le Sillon, les Américains ont fait une nouvelle apparition dans l'après-midi; ils semblent occuper le Sillon-Palace et les abords de l'hôtel Franklin. On attend anxieusement leur attaque vers la ville en feu.

Samedi 12 Août 1944.

Au petit jour tout est calme. Aucune opération ne s'est déroulée au cours de la nuit.

Distribution de café chaud grâce aux provisions apportées la veille par le convoi. Dans la matinée, un groupe important de témoins et de notables se réunit sous la présidence des membres du Tribunal pour la

rédaction du procès-verbal de l'accident malheureux qui a coûté la vie à onze des nôtres.

Cette pièce revêtue de nos signatures constitue le document officiel qui sera déposé et conservé à l'Etat Civil de la Ville.

La journée se passe dans la même atmosphère que les jours précédents. Les tirs reprennent avec violence; quelques avions rôdent sur nos têtes; ils lâchent des bombes sur la ville. Nous avions tous la conviction que, précédant le siège, le rôle de l'aviation alliée serait capital en se livrant avec les forteresses volantes à la destruction des Forts et de Cézembre et les réduirait au silence en les pilonnant sans répit. Seul le « mouchard » sillonna le ciel pendant toute la durée du siège. Les vagues de bombardiers ne commencèrent à intervenir que dans l'après-midi du dernier dimanche.

La même phrase revenait tous les jours à tout instant sur toutes les lèvres: « Les avions devraient d'abord museler les canons des forts, le reste tomberait tout seul. »

Aucun changement ne s'opère... Ce siège ne finira donc jamais...

Le mausolée d'éclats d'obus sur la tombe de nos camarades s'élève rapidement. Le soir les incendies paraissent s'être encore étendus et avoir gagné de nouveaux secteurs de la malheureuse cité.

Aucun quartier ne sera donc épargné?

Cherbourg n'a tenu que trois jours et demain matin commence le huitième jour du siège dans les mêmes conditions sans que rien ne nous laisse prévoir qu'il ne nous tiendra pas quinze jours dans cet enfer.

Demain dimanche, M. l'abbé Groussard dira la Messe en plein air.

Au cours de la nuit, un courageux volontaire, Pierre Boué, ouvrier électricien, s'offre pour aller à la nage mettre l'Etat-Major américain au courant de notre situation. S'il réussit dans sa mission, il plantera un signal convenu sur un point désigné de la digue. Nous souhaitons tous qu'il réussisse dans sa périlleuse mission.



Vers la Délivrance

Dimanche 13 Août 1945.

Après une nuit d'insomnie et de vision infernale, tout le monde est prêt de bonne heure. A six heures, Messe à laquelle assistent tous les captifs. Le recueillement dû à l'émotion est intense. Moment solennel et tragique mais réconfortant pour tous.

Le prêtre dévoué, en une allocution vibrante, nous exhorte à offrir nos peines, nos fatigues et nos privations pour la libération de notre Pays et la sauvegarde de tous. Les communions sont nombreuses.

Après la Messe, distribution générale de café chaud comme la veille.

On envisage pour midi un repas chaud à la préparation duquel nos cuisiniers experts s'affairent.

Vers 8 h. 30, Lefèvre, notre courageux messenger habituel, vient apporter quelques lettres et annonce que des pourparlers sont en cours en vue de l'évacuation de la population de la ville. Ne pouvant demeurer dans l'incertitude à ce sujet, nous nous réunissons, M. Briand, M. le Curé, MM. les Membres du Tribunal, MM. Perault, Leroide, Wacogne, Baladre, Louradour, Waquer et moi pour rédiger une adresse au Sous-Préfet et au Maire, leur demandant l'envoi d'un communiqué officiel des événements en cours et des ordres précis en ce qui concerne l'évacuation probable. Des créneaux on observe les Américains au Sillon-Palace et à Franklin où ils semblent installés définitivement.

Soudain, vers 10 h. 30, une longue colonne d'environ cent cinquante femmes et hommes âgés porteurs de

quelques bagages s'avance sur la plage venant vers nous. Anxieux nous les attendons à l'entrée. Ce sont des évacués de la tour du Château et des caves de l'Hôtel Lamennais chassés par le feu et les bombardements qui rendent ces abris intenable. La situation devient très critique; les hommes cèdent aux femmes les abris du Fort et se réfugient dans les allées. Il n'y a presque plus d'eau et nous n'aurons pas assez de vivres pour les six cents rationnaires que nous sommes maintenant.

De graves perturbations sont causées dans la terminerie par l'arrivée des femmes; nos bons termites qui sont maintenant de couleur cadavérique doivent enfin monter à la lumière du jour que certains ont à peine entrevue depuis leur arrivée au Fort.

Vers 13 heures, le repas chaud prévu est distribué aux anciens rationnaires. Les nouveaux arrivants ont leurs vivres pour la journée.

La canonnade redouble d'intensité, les éclats tombent en averse sur le Fort. Dans l'après-midi un homme est tué, deux autres sont blessés par des éclats. Le corps de Le Bris, la nouvelle victime, est rapidement caché aux regards de tous.

Vers 15 heures, dans un bruit assourdissant, des vagues de forteresses volantes déversent enfin leurs bombes sur Cézembre et le Grand-Bé. Dans un fracas épouvantable, le sol tremble, un déplacement d'air violent fait penser à la fin du monde. Cela dure près d'une heure. Est-ce le prélude de la fin? Avec anxiété on ne prévoit encore aucun changement dans la situation.

Un guetteur aperçoit tout à coup sur la digue le signal de notre émissaire de la nuit précédente, Pierre Boué a donc réussi dans sa mission périlleuse, l'espoir renaît.

Vers 20 heures, les guetteurs aux créneaux signalent un long convoi précédé de drapeaux blancs. Des bran-

cards entourés de religieuses, des groupes d'hommes et de femmes s'acheminent par le quai Duguay-Trouin en direction de Rocabey. Est-ce l'évacuation tant attendue? Nous sommes sans réponse du Sous-Préfet à notre message du matin. M. Louradour, Commissaire central, part aux nouvelles. Il revient une demi-heure plus tard nous annonçant l'évacuation totale de Saint-Malo rendue possible par une trêve d'une heure convenue entre les assiégés et les assiégeants.

L'ordre de départ est aussitôt donné. Avec une hâte qui se conçoit, les bagages sont rassemblés, le cortège se forme, le Commissaire en prend la tête suivi des femmes, puis des hommes. On a pris la précaution d'emporter le reste des vivres sur un brancard, mais en cours de route ils prennent une direction inconnue.

En fin de convoi, le corps de la dernière victime est porté sur un brancard. Nous pensons pouvoir l'inhumer à Paramé.

M. et M^{me} Thomas ferment la marche. Gardiens scrupuleux du Fort, ils ont voulu en fermer soigneusement les portes après en avoir visité en ma compagnie les moindres recoins.

Le long cortège traverse la plage, évitant avec soin les nombreux projectiles non éclatés qui jonchent le sol. Par le jardin du Casino, il gagne le quai Duguay-Trouin.

La vision de notre ville martyrisée, avec ses murs noircis, déchiquetés et fumants, me pénètre au fond du cœur et y grave un souvenir ineffaçable. Autour de ce qui fut le Casino, des hommes en armes se tiennent en alerte, nous pensons que ce sont des Allemands.

En approchant nous reconnaissons des Américains qui font la haie sur notre passage.

Le long du quai, la dévastation s'offre à nos yeux, les hassins vidés, les bateaux sabordés gisent dans la vase, carcasses déchiquetées, ferrailles tordues.

A Rocabey, nous saluons avec une joyeuse émotion le premier drapeau français flottant sur la caserne. La colonne s'engage dans la rue Hippolyte-de-la-Morvonnais où sont alignés des tanks américains et des « Jeeps » qui embarquent nos impotents et le cadavre de la dernière victime du Fort.

Le convoi est déjà au centre d'accueil installé dans les bâtiments scolaires de l'avenue du 47^e R. I. quand j'y arrive dans les derniers. Des vivres sont distribués au milieu de l'effervescence et des cris de joie qui couvrent le bruit du canon annonçant que la bataille a repris avec rage.

Chacun ayant retrouvé et sa famille et ses amis se met en quête d'un refuge.

Nous voici donc sortis de cet enfer où pendant huit jours interminables nous avons vécu à tout instant sous les rafales d'artillerie, la pluie de mitraille dans un horizon embrasé.

Sans sommeil, presque sans vivres, couverts de poussière et de crasse nous avons été, impuissants et meurtris de douleur, les témoins d'une destruction sauvage dont le cauchemar nous hante encore.

Et pourtant nous sommes là, bien vivants, ruinés, dénudés, mais heureux car nous n'osions y compter.

La nuit tombe, je me retrouve seul.

Tourné vers Saint-Malo, dans les dernières lueurs du jour et l'éclat de l'incendie, notre ville découronnée m'apparaît une dernière fois, digne dans ses ruines que les flammes dévorent encore.

En esprit je revois la splendeur passée de ce joyau que surmontait avec la fierté de son histoire sa flèche haute et droite dominant la ceinture puissante des remparts.

Que de fois tout enfant et plus tard en mer, soit au cours de mon labeur quotidien de marin ou revenant de

mes expéditions lointaines n'ai-je pas frémi de l'impatience et de la joie du retour à la vue de cette petite Patrie bien aimée. Elle vient d'ajouter aux fastes glorieuses de sa renommée une page non moins glorieuse de souffrance et de dignité par la force héroïque avec laquelle elle a supporté son douloureux martyre.

L'atroce agonie dont elle renaîtra plus vivante la rend désormais plus méritante, plus digne de la vénération et de l'attachement indéfectible de ses enfants et de l'admiration respectueuse du reste du monde.

Saint-Malo, 25 février 1945.



IMPRIMERIE COMMERCIALE
DE "LA VOIX DE L'OUEST"
RENNES